

éCoHABITER

des environnements pluriels

— sommaire

Introduction : *éCoHabiter des environnements pluriels*
Muriel Girard, Béatrice Mésini

p.8

1 — COHABITER DANS L’ESPACE ET DANS LE TEMPS : LOCUS, DOMUS, SOCIUS

p.16

Gabriel II A-Avava Ndo
1.1 *Habiter les formes ethno-architecturales en milieu périurbain au Sahel*

p.18

Anaïs Guéguen Perrin
1.2 *Habitats des Guarani au Brésil et habitats participatifs en France : convergences et complémentarités pour penser l’habiter autrement*

p.30

Sylvia Amar
1.3 *(S’)Inspirer sans modéliser. Les écovillages, laboratoires d’un « éco-habiter mondialisé »*

p.40

Christine Schaut, Anne-Laure Wibrin, Emmanuelle Lenel
1.4 *Habiter le collectif. Analyse comparée de deux projets bruxellois*

p.52

Emmanuel Porte
1.5 *Vers un habiter anthropozoologique de la rue d’Ancien Régime. Quand chiens et humains cohabitent au sein d’un même voisinage (Madrid, 1700-1840)*

p.64

2 — ÉCoHABITER DES LIEUX ET MILIEUX ENVIRONNÉS (SOCIAUX, URBANISTIQUES, CLIMATIQUES)

p.72

Amélie Flamand, Rémi Laporte
2.1 *Cohabiter un atrium « interclimatique »*

p.74

Geoffrey Mollé
2.2 *La hauteur comme facteur d'écohabitabilité. Une ethno-mésologie de l’habitat vertical en contexte métropolitain lyonnais*

p.84

Estelle Gourvennec
2.3 *L’accession sociale à la propriété en habitat participatif : de la participation instituée aux pratiques collaboratives quotidiennes*

p.98

Quentin Wilbaux
2.4 *L’éco-hameau du Pic au Vent à Tournai (Belgique), une expérience d’éco-habitat partagé*

p.106

Béatrice Mésini
2.5 *éCohabiter éphémère au coeur de l’industrie lourde. Le regard photographique de Jacques Windenberger 1971-1974*

p.116

3 — COPRODUCTION DE L’HABITER : VULNÉRATION, ADAPTATION ET TRANSACTION

p.124

Joana Antoine
3.1 *La transmission, une vulnérabilité pour l’habitat : cas d’étude de Marinaleda (Andalousie) et Lescar-Pau Emmaüs (Pyrénées)*

p.126

Markéta Fingerová
3.2 *Transformations du pavillon pour cohabiter avec sa famille ou un tiers lorsqu’on vieillit : relevé des pratiques observées*

p.136

Thomas Watkin
3.3 *De l’étude de la cohabitation intergénérationnelle à l’esquisse d’une écologie de liens entre générations*

p.144

Audrey Loury
3.4 *La participation en habitat autogéré : un vecteur d’apprentissage solidaire et collectif*

p.154

Lucie Dubois
3.5 *Vie collective et pratiques écologiques dans un « lieu de vie de lutte » : l’ÉCohabiter à la « maison de résistance » de Bure*

p.162

Épilogue
Anaïs Angéras
Circumnavigations éCohabitan­tes. Photoethnographie de l’habitat « léger »

p.170

—épilogue



CIRCUMNAVIGATIONS
ÉCOHABITANTES.
PHOTOETHNOGRAPHIE
DE L'HABITAT « LÉGER »





De multiples lieux de vie, éparpillés en Europe, abritent discrètement des habitations légères, réversibles, mobiles ou éphémères : de ces situations habitantes émerge de plus en plus distinctement la notion d'éCohabiter.

On y « habite léger », dans le but d'alléger ses conditions modernes d'existence (économiques, politiques, sociales, énergétiques...).

Les pratiques qui y ont cours proviennent d'un choix de vie réfléchi, basé sur la remise en cause d'un système global.

Elles prennent la forme d'expérimentations quotidiennes visant à atteindre une manière de vivre véritablement soutenable.

Progressivement, il y est mis en place un mieux-être : pour soi, pour ses semblables, pour les espèces environnantes.

Un savoir-faire réinvesti

Selon ce processus, habiter recouvre une multitude d'acceptions :

Cela passe, dans beaucoup de cas, par construire soi-même son habitation.

C'est emprunter, ce faisant et parfois sans s'en douter, à des traditions constructives passées ou provenant d'autres cultures, qui donnent lieu à des « anarchitectures¹ » et un foisonnement d'autres réalisations atypiques.

C'est apprendre hors du circuit professionnel ou de formation, en élaborant une technique de mise en œuvre qui correspond à ce que l'on souhaite voir aboutir.

C'est apprendre à être patient·e, endurant·e, tout en restant réaliste.

C'est prendre en compte les conditions dictées par le milieu naturel (climat, environnement, ressources locales, espèces endémiques...) qui influencent le choix des matériaux, ainsi que les saisons, qui conditionnent leur manipulation.

C'est répondre aux caractéristiques du lieu d'implantation, de manière pragmatique et/mais harmonieuse.

C'est conjuguer réalisation collective et préservation d'une dimension personnelle et subjective de ce qui sera son *chez soi*.

C'est compléter son espace habité d'aménagements et d'équipements et, par-là, découvrir le caractère perpétuellement « en devenir » d'une installation.

C'est admettre que le processus d'autoproduction, de l'élaboration aux finitions, est aussi important que le résultat.

Une sensibilité retrouvée

C'est le crépitement d'un feu de bois réconfortant dans un soir silencieux.

C'est le bruit de la pluie qui résonne sur les parois souples d'une toile de yourte, ou celui des pattes d'un chat qui se déplace sur le toit d'une roulotte.

C'est l'odeur de la fumée du feu de bois et de l'humidité, restée

accrochée aux tissus d'ameublement et à ses vêtements, ou celle des matériaux de construction qui emplissent encore l'air d'une pièce des mois durant.

C'est une différence thermique entre *extérieur* et *intérieur* moins marquée, qui ne dépend pas seulement d'un allumage automatisé mais, des moyens sériels que l'on aura déployés plus tôt dans la journée, dans la semaine ou dans l'année pour pouvoir se chauffer.

C'est faire corps avec son habitation : c'est la vivre, et vivre avec elle, pour en saisir les besoins, pour comprendre quand et comment l'entretenir (la chauffer, l'aérer, l'assainir, l'améliorer...).

C'est une invitation à vivre (avec) les saisons, à en ressentir les changements au fil des mois passants, à en observer les marqueurs et leur répétition, et accorder ses besoins quotidiens au milieu ambiant.

Une temporalité disputée

C'est rechercher une temporalité quotidienne moins oppressante, revenir à un rythme de vie moins soutenu, en interroger les causes économiques, revisiter ses impératifs sociaux, respecter son rythme biologique, prendre en compte son parcours et ses possibilités.

Ce sont des superficies d'habitation souvent modestes et une économie domestique proportionnelle, qui permet ainsi de s'affranchir d'emplois rémunérés énergivores et insatisfaisants.

C'est parvenir à un équilibre entre nécessités domestiques, souci de pérennité et jouissance de l'oisiveté, qui, pour se maintenir, appelle des tactiques et des stratégies.

C'est aussi se confronter aux temporalités, rivées et exigeantes, du modèle de société dominant, quand le temps long et étendu de l'autoconstruction vient s'enchâsser dans celui de l'activité professionnelle, ou quand l'urgence des réparations s'entrechoque avec celle de l'engagement familial.

Un territoire reconsidéré

C'est, par endroits, une tentative de « refaire village » dans des zones rurales désertifiées ; à d'autres, de s'arroger le droit d'usage d'espaces nus ou en déprise ; ailleurs, de résister à une vague immobilière.

C'est un rapport réactualisé à la notion de propriété privée : quelle valeur pourrait supplanter celle de l'*attachement* à ce que j'ai contribué à façonner ?

C'est une incitation à re-devenir acteur·rices d'un territoire : par la formation et la formulation d'une organisation commune lorsque l'habitat est collectivisé, dans des relations avisées avec son voisinage, lors de dialogues argumentés avec la commune où l'on s'est établi, par l'expression des incompréhensions quant aux règlementations en matière d'aménagement, ou par les « nouages » que l'on a tissés dans un réseau local ou international².

Un savoir-être convoqué

C'est appliquer des valeurs de partage et d'équité dans des espaces aux ressources mutualisées.

C'est savoir, non seulement, s'exprimer, mais exposer et expliquer ses désirs, ses besoins et ses difficultés.

C'est aussi écouter, et rester attentif aux évolutions des diverses sensibilités qui font (le) groupe.

C'est savoir dépasser les tensions et les conflits qui surgissent entre cohabitant·e·s.

C'est décrypter et nommer les ressentis et les blessures subies, pour les apaiser et les guérir.

C'est renouveler régulièrement les ententes à travers des activités communes.

C'est réinvestir l'immense largesse de la « communication », que l'on redécouvre à chaque nouvelle expérimentation de vie collective.

C'est chercher sans cesse les moyens de *vivre ensemble*, par la définition de valeurs communes, au cœur d'un projet de vie qui rassemble.

Des contraintes juridiques accusées

C'est faire avec l'incertain³.

C'est hésiter entre s'installer de manière illégale, mais effective, ou délivrer une somme d'efforts administratifs pour tenter d'obtenir un permis, qui ne sera sans doute pas délivré.

—1. Ce terme, emprunté à l'artiste Gordon Matta-Clark, désigne, sous la contraction des termes « anarchie » et « architecture », des architectures dont leurs réalisateur·rice·s ne reconnaissent nullement la primauté des normes et conventions attendues en la matière. Par ailleurs et par d'autres, elles sont qualifiées de « hors normes ».

—2. M. MACÉ, *Nos cabanes*, Lagrasse, Verdier, 2019.

—3. G. LION, *Incertaines demeures. Enquête sur l'habitat précaire*, Paris, Bayard, 2015.

—4. Ce terme juridique signifie l'engagement à restituer les lieux (terrain, immeuble, appartement, ...) dans le même état que celui où il a été reçu.

—5. I. ILLITCH « L'art d'habiter », discours devant The Royal Institute of British Architects York, Royaume-Uni, juillet 1984.

—6. G. DELEUZE, F. GUATTARI, *Les trois écologies*, Paris, Galilée, 1989.

—7. A. BERQUE, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2000.

—8. M. LUSSAULT, interview radiophonique (France Inter), « L'anthropocène », 22 septembre 2021.

C'est un parcours du combattant qui attend l'habitant·e, lorsqu'un refus d'autorisation, une dénonciation ou un dépôt de plainte empêche son installation et le mène à devoir défendre sa position.

C'est risquer une remise en *pristin* état⁴ du terrain investi lorsqu'on choisit de s'installer sans déclaration préalable.

C'est l'attente d'une reconnaissance sociale et juridique à part entière, et celle d'une cohérence juridique entre normes de salubrité et prescriptions d'urbanisme (suivant zonages et schémas directeurs) les concernant.

C'est un désaccord profond entre des défenseur·se·s d'une préservation du territoire et des habitant·e·s certain·e·s de leur présence bonifiante sur le(s) milieu(x), dans un contexte politique commun d'objectif de non-artificialisation des sols.

L'habitat léger n'apparaît pas seulement comme une solution économique permettant d'accéder à un logement : c'est une recherche de liberté et d'autonomie existentielles, à travers la réappropriation d'un art d'*habiter*⁵.

C'est l'approfondissement de préoccupations écologiques à travers la tentative de tisser un triple accord⁶ entre milieu naturel, milieu bâti et paysager, et milieu relationnel⁷.

C'est une réponse à la crise des modèles résidentiels modernes, donnée par les habitant·e·s eux/elles-mêmes : la proposition de changer de paradigme, en se (res)saisissant de ses capacités d'agir⁸.

Anaïs Angéras

L'intégration de la pratique photographique dans l'enquête ethnologique, en tant que données et résultats de recherche, est une préoccupation de longue date qui anime Anaïs Angéras, chercheuse-doctorante en anthropologie au LAAP depuis 2016 (UC-Louvain). Plus que des illustrations, elles sont des écritures complémentaires à la description de ses terrains de recherche, sur lesquels sont favorisés une immersion longue et continue. Son projet de thèse s'inscrit dans une étude anthropologique axée sur la compréhension sensible du mouvement sociétal contemporain de l'« habitat léger », émergeant dans les pays occidentaux. Elle s'attache à rendre compte des aspirations, représentations et transformations, en matière d'habiter, qui en sont inhérentes.